Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 17

Artikel: Zigzags d'un botaniste : [2ème partie]
Autor: Favrat, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-177153

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

même pas le lendemain; si c'est un samedi, il se jette le soir dans les cabarets, il y reste le dimanche, quelquefois encore le lundi. Bientôt il ne reste plus que les deux tiers ou la moitié de ce salaire si péniblement gagné. Il faudra manger pourtant. Que deviendra la femme pendant la quinzaine qui va suivre? Elle est là à la porte, toute pâle et gémissante, songeant aux enfants qui ont faim. Vers le soir, on voit stationner devant les cabarets des troupeaux de ces malheureuses qui essayent de saisir leur mari, si elles peuvent l'entrevoir, ou qui attendent l'ivrogne pour le soutenir quand le cabaretier le chassera, ou qu'un invincible besoin de sommeil le ramènera chez lui. A Saint-Quentin, plusieurs de ces détaillants ont été pris pour ces femmes d'une étrange pitié; elles enduraient le froid et la pluie pendant des heures; ils leur ont fait construire une sorte de hangar devant la maison. Ils ont même mis des bancs. La salle où les femmes viennent pleurer fait désormais partie de leurs bouges. »

Oui, j'ai besoin de le redire ici, de l'avis des philosophes, des médecins, de tous les observateurs, l'ivrognerie est devenue, dans toute notre Europe, la plus grande cause de la misère. Or, la misère est la plus grande cause de mort prématurée. C'est par la différence de l'aisance que l'hygiène a réalisé, depuis le commencement de ce siècle, tant de progrès; il est vrai que l'ivrognerie, en abrutissant les hommes, quand elle ne tue pas, diminue l'adresse, la force, la constance au travail, l'intelligence, la prévoyance, la moralité, l'esprit de famille, et par toutes ces causes l'aisance générale, qui est la pierre angulaire sur laquelle s'appuie l'hygiène progressive. Ajoutons qu'on comprend difficilement qu'un peuple, abusant des alcooliques, puisse conquérir ou *conserver* la liberté sur laquelle est fondée l'égalité devant la loi, source de tout progrès social. »

(*La suite au prochain numéro.*)

(Place Vendôme 26.)

Paris 12 mars 1864.

A M. l'éditeur du Conteur Vaudois.

Monsieur,

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt l'article, sans signature, qui se trouve dans votre numéro du 27 février, sur la Revalescière.

C'est spirituel, mais malheureusement pour l'écrivain, ce n'est pas vrai! L'article est basé sur ce qu'a dit M. Payen, M. le docteur Chatelain, qui proclament la farine de lentilles. Un de vos voisins, ou voisines, nous ne savons pas si c'était un homme ou une femme, A.-O. Mathey, du Locle, proclamait l'autre jour sur la bonne feuille de sa localité, la fève de cochon, au lieu de lentilles! Il y a eu septante-neuf autres chimistes qui ont proclamé septante-neuf différentes substances, mais toutes contradictoires et controuvées. Si vos MM. Chatelain et Berthoud étaient chimistes, ils feraient peu d'honneur à leur profession, car la paysanne la moins instruite serait capable, par l'analyse la plus banale, le broiement de quelques lentilles, de donner le démenti le plus formel à leurs assertions que la Revalescière Dubarry ait le moindre rapport avec cette substance. — Si, au contraire, ils ont publié cette absurdité sachant qu'elle n'était pas vraie (*sic*), ils ont gratuitement proféré un mensonge. Nous défions ces messieurs d'échapper à ce dilemme. Il existe partout dans la société une classe de gens qui, ne pouvant rien produire, rien enfanter de bon, de beau ou d'utile, prennent à tâche de dénigrer toute invention, toute découverte faite des gens mieux doués ou plus heureux; sans nous arrêter aux septante-neuf analyses publiées à diverses époques depuis dix-huit ans par de petits génies aussi infaillibles que MM. Chatelain et Berthoud, mais qui toutes différaient l'une de l'autre, nous nous bornerons par respect pour votre espace et pour la patience de vos lecteurs à en relater deux qui émanent du premier chimiste du monde, M. le baron de Liebig, mais qui toutes deux étaient également erronées, preuve suffisante que la chimie analytique n'est pas encore à la hauteur de la Revalescière Dubarry. Ce savant et regrettable professeur de chimie, auquel nous sommes loin de reprocher ni jalousie ni calomnie intentionnelles, disait en première analyse, en 1852, que c'était de la farine de pois, et en 1855, en deuxième analyse que c'était l'*apios tuberosa!* La Revalescière n'est composée ni de l'une ni de l'autre; nous dirons plus, elle ne s'en rapproche sous aucun rapport.

L'assertion de MM. Chatelain et Berthoud que la Revalescière se vend à un prix fabuleux est également erronée. — Nous sommes en mesure de prouver qu'elle ne rapporte pas plus que quatre pour cent de bénéfice net; quoiqu'en puissent penser et dire ces Messieurs, de l'opinion desquels nous nous soucions fort peu; la satisfaction du bien accompli, la certitude d'avoir soulagé et sauvé chaque jour, dans des proportions incalculables, la partie souffrante de l'humanité, suffit à notre conscience et nous venge largement des calomnies des incapables et des envieux (!!!!).

Nous quittons ce chapitre si répugnant à tout cœur honnête pour donner au lecteur ce qui est plus agréable à lire, une revue synoptique des évidences véridiques (*sic*) sur le caractère réel de la Revalescière, et nous pouvons ajouter qu'aucun des détracteurs, pas même MM. Chatelain et Berthoud, n'a osé dénier aucune de ces preuves [1].

Nous avons l'honneur, Monsieur, de vous saluer parfaitement.

BARRY DUBARRY et Ce.
de Londres.

[1] Suivent plusieurs déclarations de personnages importants, attestant toutes la merveilleuse efficacité de la Revalescière. Ces déclarations, détachées à coups de ciseaux des nombreux journaux qui les colportent d'un pôle à l'autre pour le soulagement de l'humanité souffrante, et collées sur la dernière page de la lettre de MM. Dubarry et Cie, donnent à celle-ci la tournure d'un habit rapiécé. Nous les tenons du reste à la disposition de nos lecteurs. — Aurais-tu jamais pensé, pauvre petit *Conteur*, toi qui bornais ton domaine au canton de Vaud, qu'un jour tu recevrais une lettre de MM. Barry Dubarry et Cie, place Vendôme, à Paris?... une lettre de ceux qui ont « la certitude d'avoir soulagé et sauvé chaque jour, dans des proportions incalculables, la partie souffrante de l'humanité!! » *Oh! l'eusses-tu cru?...* C'est cependant une « évidence véridique. »

Zigzags d'un botaniste.

III.

Vous avez déjeûné. Que vous disais-je? vous voilà restauré et prêt à affronter la première ascension venue.

Toutefois, pour aujourd'hui, nous serons sages, et nous ne ferons qu'une petite course pour nous donner du jarret; car, demain, il nous faudra des jambes pour monter au Grand-Mûveran. Chemin faisant, je vous décrirai un peu le vallon des Plans; il vaut bien la peine qu'on le décrive. Avez-vous lu les quarante pages de la description de Notre-Dame, dans Victor Hugo? Non, sans doute; eh bien, ni moi non plus. Et celle d'une maison flamande, dans Balzac? Celle-là, peut-être; et vous l'avez trouvée fastidieuse, et les vers de Boileau vous sont venus sur les lèvres. Et les descriptions sans dessin, toutes de couleur et d'images, dans Lamartine? Vous vous y êtes noyé. En ce cas, cher lecteur, je n'ai qu'à me bien tenir; seulement soyez indulgent, je ne suis qu'un pauvre herboriste qui se mêle parfois d'admirer la grande nature des Alpes et qui ne veut que vous faire plaisir.

Si l'on veut avoir du vallon des Plans une vue complète et une impression qui ne s'effacera pas, il faut y monter par le sentier de Frenières, un matin de juillet. Arrivé au point culminant du sentier, on se trouve sur une sorte de promontoire, contre-fort de l'alpe de Bovonnaz. Si alors on fait sur ce promontoire quelques pas à droite, on a tout-à-coup devant soi l'un des sites les plus imprévus, les plus intimes, les plus harmonieux qu'il soit possible d'imaginer. C'est d'abord comme une corbeille de fraîche verdure dont vous repaissez vos regards avides. Le fond de cette corbeille est une petite plaine s'allongeant en arc de cercle le long des pentes de Bovonnaz, avec une légère inclinaison à l'orient, du côté de l'Avançon, qui est ainsi rejeté vers les rapides forêts de Savoleyres. Une quinzaine d'habitations et de *mazots*, aux murailles de bois, rembrunies ou roussâtres, contrastent avec les nuances gaies ou sévères de la verdure, et dessinent gracieusement, grâce à la façon dont ils sont rangés, la courbe occidentale du vallon. Si vous élevez vos regards au-dessus de ce spectacle paisible et rassurant, vous avez les splendeurs et les austérités de la haute montagne; et d'abord, au nord-est, l'imposante masse du Grand-Mûveran, si haute et si bien assise; puis une branche du glacier de Plan-Névé, appuyée au nord aux dents aiguës du Sex-Percé; plus loin, à l'arrière-plan, la tête du Grand-Jean, derrière laquelle se cache le glacier de Paneyrossaz; enfin, vers l'occident, la pointe d'Argentine, dont le sommet figure admirablement un énorme lion accroupi sur un plan incliné, la tête au soleil couchant. La haute montagne, vue de notre belvédère, n'a rien de trop écrasant, adoucie qu'elle est par certaines pentes, certaines croupes vertes, dont les lignes sont moins brisées. Certainement elle donne à l'ensemble du paysage un caractère grave qu'il n'aurait pas sans elle, mais elle est assez reculée pour ne lui rien communiquer de sauvage et d'inhospitalier.

Le soleil, qui vient de surmonter les pentes de Savoleyres, éclaire et vivifie toute la scène: la fumée des toits rustiques s'épand plus bleue dans les airs, les vitres scintillent, l'odeur des foins mûrs vous arrive par bouffées, et le bruissement des insectes adoucit la voix grave et saccadée du torrent.

Au nord-est, le vallon est brusquement fermé par un chaînon descendu de l'arête d'Argentine, et dont l'extrémité porte le nom de Bertex. Cette sommité inférieure est entièrement boisée, sauf une petite esplanade gazonnée d'où l'on voit le vallon à vol d'oiseau, et certains rochers à pic, qui présentent, selon la fantaisie du regard ou de l'imagination, l'apparence d'un géant étendu sur le dos ou celle d'un ours énorme, montant à l'assaut des hauteurs et rappelant involontairement l'ours en marche de l'écu bernois.

Si nous passons le pont rustique de l'Avançon, au pied du Bertex, nous laissons derrière nous le paisible et le gracieux, pour entrer brusquement dans une nature plus sévère. Nous sommes dans une gorge au fond de laquelle le torrent bondit et rebondit dans un lit obstrué par des blocs de rochers souvent énormes. Ici, l'Avançon ne forme pour ainsi dire qu'une cascade, mais variée à l'infini, selon la position des blocs et les jeux de lumière dans les sapins, sur l'herbe et les mousses humides. Cette gorge est la promenade classique des gens en séjour aux Plans; ils y trouvent le site d'abord, et il en vaut bien un autre, puis des fleurs, de la mousse et de l'ombre, sans parler des champs de myrtilles qui s'étendent entre les rochers moussus et qui souvent les envahissent et les recouvrent. La gorge étant le complément obligé du vallon, j'ai dû vous en parler aussi. Maintenant, redescendons aux Plans.

Il y a trente ans, ce vallon n'était connu que d'un petit nombre d'initiés, parmi lesquels se trouvait l'auteur du Pré aux noisettes, Juste Olivier. Il n'y avait alors de Bex aux Plans qu'un sentier pénible et long, et il n'était pas question d'y arriver en voiture ou en char-à-banc, comme aujourd'hui; mais on était largement indemnisé par le plaisir d'atteindre cette fraîche retraite tant il est vrai qu'une jouissance quelconque, durement gagnée, est toujours plus agréable. Dès lors, le cercle des visiteurs s'est agrandi, mais la foule, le grand flot des touristes a passé outre; et tant mieux, les Plans en sont restés plus simples, plus naturels, et l'on n'y a point bâti de grand hôtel-pension. Ce serait pourtant bien beau et bien agréable! un *Hôtel du Grand-Muveran!* On pourrait y avoir d'excellents dîners, composés et ordonnés dans toutes les règles de l'art, ce serait divin! mais on y aurait aussi des crinolines en falbalas, des bottes vernies, beaucoup de sommeliers fort bien mis et de l'étiquette partout, toutes choses inconnues aux Plans... et heureusement!

Aïe! voilà ma description faite, ou à peu près. A demain le Grand-Muveran. L. Favrat.

Une faute d'impression nous a échappé dans notre précédent article, 3e page, 2e colonne, ligne 33, lisez : *assombrir* ma liberté, au lieu d'*assouvir*.

Pour la rédaction : L. Monnet. S. Cuénoud

LAUSANNE. — IMPRIMERIE LARPIN.